

# LE MENESTREL

4537. — 85<sup>e</sup> Année. — N<sup>o</sup> 15.

Vendredi 13 Avril 1923.

## VICTOR HUGO et la MUSIQUE

Dieu n'a pas fait un bruit sans y mêler le verbe.  
*Les Contemplations.*

Les sphères vogueront avec le son des lyres.  
*La Légende des Siècles.*

**O**N veut célébrer cette année le centenaire du romantisme littéraire; nous en avons parlé ici-même il y a quelques semaines (1). Voilà qui va donner un surcroît d'intensité à la lutte stupide entreprise contre le romantisme par trois clans d'esthètes, moins éloignés les uns des autres qu'on serait tout d'abord tenté de le croire : le groupe des esprits fatigués, épris de cubisme et de sensation pure, un certain parti politique dont je n'ai pas à juger la thèse, et la secte des positivistes, pleine d'ironie suffisance. Nous avons toujours considéré comme ridicule le dogme littéraire qui oppose classiques et romantiques d'une manière fondamentale; cependant, il faut reconnaître que cette distinction n'est pas absolument dépourvue de sens. En France, par exemple, elle provient de ce que deux courants psychiques assez différents, parfois antagonistes, se partagent l'âme de la nation : d'une part le courant latin, d'autre part le courant celtique. Je n'ai pas à parler ici d'un troisième grand courant, le courant franc, d'origine germanique, qui peut-être a donné naissance au réalisme. Du génie latin est sorti l'art classique : il recherche l'ordre impersonnel et objectif, se réjouit de la symétrie, est déiste, respecte la monarchie, admire la puissance traditionnelle et hiérarchisée. Le génie celtique est en France le père du romantisme : il est amoureux de liberté, incline au panthéisme, adopte le régime républicain, préconise l'effort individuel, aspire à une communion directe et personnelle avec son idéal, qui est tantôt la Nature, tantôt l'Humanité, tantôt Dieu (2). L'un est de Jéhovah, l'autre de Lucifer, et ce sera la tâche d'une civilisation future, peut-être fille de l'Évangile, de réconcilier les deux points de vue, en retrouvant les caractéristiques du génie grec qu'elle portera sur un plan supérieur.

Cette opposition du classicisme et du romantisme n'a donc rien de radical, et, à vrai dire, les plus grands génies de la France participent largement à l'un et à l'autre esprit. Citons au hasard Rabelais, Molière,

(1) *Méneestrel* du 26 janvier.

(2) Cela n'empêche d'ailleurs pas les romantiques d'exprimer des sentiments universels. (Combien de fois, avec aussi peu d'esprit que possible, ne leur a-t-on pas reproché le « lieu commun » ?) « On se plaint quelquefois des écrivains qui disent « moi », écrit Victor Hugo dans la préface des *Contemplations*. Parlez-nous de nous, leur crie-t-on. Hélas! quand je vous parle de moi, je vous parle de vous. Comment ne le sentez-vous pas? Ah! insensé, qui crois que je ne suis pas toi. »

Pascal. Pour Hugo, au fond, dès qu'il a atteint l'apogée de sa puissance, il n'est pas un pur romantique : de moins grands, Chateaubriand, Vigny, Musset, le sont bien davantage, sur certains points tout au moins. Parmi les étrangers, on peut en dire autant de Dante, de Shakespeare, de Goethe, et, dans le groupe des musiciens, de Wagner; bien moins romantique que Schumann ou Chopin. Hugo a dit : « Il y a deux poètes, le poète du caprice et le poète de la logique; et il y a un troisième poète, composé de l'un et de l'autre, les corrigeant l'un par l'autre, les complétant l'un par l'autre, et les résumant dans une entité plus haute (1). » Quoi qu'il en soit, gardons-nous d'admirer ou de dénigrer aux dépens de l'autre l'un de ces deux styles.

\* \* \*

M. Henri de Curzon a donné au *Méneestrel*, lors du cinquantenaire de la mort de Théophile Gautier, un remarquable article sur le critique musical averti qu'était le poète d'*Émaux et Camées* (2). En dépit d'une légende cette fois moins vraie que l'histoire, Gautier, en effet, aimait et goûtait vivement la musique. Hugo, son maître, ne l'aimait pas moins et la comprenait aussi bien, en dépit de cette même légende mensongère. Le fameux triolet de Banville :

On cause chez Victor Hugo  
Sans redouter nul pianiste,

me confirmerait plutôt dans l'idée que Hugo aimait la musique, la vraie, convenablement exécutée.

Un critique, dernièrement, a fait paraître un volume dans lequel il traite l'œuvre de Victor Hugo d'arc de triomphe fastueux, mais, comme tout arc de triomphe, ne menant nulle part. Ce dernier point me paraît contestable : bien loin de ne mener nulle part, l'arc de triomphe me semble être pour l'idéaliste la porte qui mène le plus loin. Que pour M. X\*\*\* ou Y\*\*\* l'arc de triomphe hugolien ne donne sur rien, c'est fort possible. A d'autres il ouvre le lumineux pays de l'amour sans borne et de la vie réelle; et son utilité finale semble ainsi mieux établie que celle de la petite porte baudelairienne, tant chérie des « modernes », qui, ornée d'une lanterne à numéro, ouvre la maison close des paradis artificiels.

Arrêtons-nous aujourd'hui sous les voûtes de cet arc, vermeil dans le jour, couronné la nuit d'une ombre étoilée, et voyons si, de là, nous n'apercevrons pas quelque profonde ouverture sur l'essence même de la musique et sur certains de ses caractères plus particuliers.

Hugo, il fallait s'y attendre, ne se contente pas d'écouter la musique comme une production plus ou moins

(1) *William Shakespeare*, deuxième partie, VI, 2.

(2) *Méneestrel* du 27 octobre 1922.

agréable de l'ingéniosité humaine; il lui demande plus : il rattache la musique des hommes à la grande harmonie qui fait vibrer les espaces. — cette harmonie, il la entendue, puisqu'il est un poète lyrique et, de plus, un « songeur », — et la musique des hommes n'a pour lui de valeur qu'en tant qu'elle fait sa partie

Dans les suprêmes symphonies  
Des grands abîmes étoilés (1).

Il peut sembler étrange d'oser parler encore de « musique des sphères » et d'harmonie divine à une époque qui voit le triomphe de la mécanique et qui de toutes ses surprenantes inventions s'applique à exclure l'élément divin et même l'élément humain, — divin lui aussi, — mettant ainsi sur le même plan photographie et dessin, cinématographe et théâtre, audition des œuvres des maîtres dans le magnétisme humain d'une salle de concerts et audition de ces mêmes œuvres par téléphonie sans fil. Mais une telle étrangeté ne saurait déplaire aux lecteurs du *Ménestrel*, qui n'oublie pas que tous les anciens, Latins, Grecs, Hébreux, Égyptiens, et que, de nos jours encore, les Orientaux, heureusement privés de tous les raffinements de notre civilisation, ont cherché ou cherchent à entendre l'éternelle symphonie et, par le moyen de la musique et de la voix humaines, à communier avec l'infini.

Le moins mystique peut-être des musiciens, Fromental Halévy, a parlé d'un « fluide musical » qui remplirait l'espace entier, pénétrant et enveloppant tous les corps plus denses (2). C'était là la pensée des vieux sages orientaux, et j'ai eu l'occasion de parler ici-même, à propos du musicien hindou Inayat Khan (3), de l'*akâsha* de la science védique, terme sanscrit que nous traduisons, de manière assez confuse, par « éther ». Cet *akâsha* est le réceptacle du son, c'est en lui que le Verbe se manifeste. Issus de cette source cachée, les sons se répercutent, pour ainsi dire d'échos en échos, dans les formations matérielles grossières, jusqu'à l'organe humain de l'ouïe, — appareil merveilleux sans doute, mais apte seulement à saisir des vibrations lentes et comme indirectes. Heureux qui peut, par une épuration et une spiritualisation de tout son être, percevoir immédiatement les vibrations de l'éther! Ce qui pour les autres n'est que silence, est pour lui une divine harmonie : il goûte l'universelle « musique des sphères ». Que Pascal, inquiet, ait pu parler du « silence éternel des espaces infinis », prouve qu'il n'était pas un poète; car, cette musique, sans aller jusqu'à l'entendre, le poète qui songe la devine, il en pressent la beauté; d'où, en dépit des misères qui l'entourent, de grands mouvements de joie intérieure.

Hugo parle souvent du « fluide musical ». Il faudrait citer en entier le poème des *Contemplations* qui commence par ce vers :

La musique est dans tout. Un hymne sort du monde,  
poème où il est dit que toutes choses

Flottent dans un réseau de vagues mélodies.

Cette musique, latente partout, se fait jour dans les voix innombrables de la nature. On l'entend mieux dans l'ombre :

(1) *Les Mages* (les *Contemplations*, livre VI, 23).

(2) Voir Halévy, par Henri de Curzon, *Ménestrel* du 15 septembre 1922.

(3) Voir le *Mysticisme du Son*, *Ménestrel* du 12 mars 1920.

Quand par l'ombre, la nuit, la colline est atteinte,  
De toutes parts on voit danser et resplendir,  
Dans le ciel étoilé du zénith au nadir,  
Dans la voix des oiseaux, dans le cri des cigales,  
Le groupé éblouissant des notes inégales (1).

C'est la nature qui dit à l'homme de « chanter » et qui lui enseigne l'art du chant (2).

Marcher par les prés ensoleillés, errer dans l'ombre des grands arbres, longer la mer retentissante, autant de moyens d'entendre les échos premiers de la grande symphonie qui a pour instruments les astres. Tandis que l'œil, se posant sur toutes les formes, s'efforce d'y

Retrouver les profils de la face éternelle,  
l'oreille goûte un plaisir plus subtil et plus primitif : elle découvre un sens mystérieux aux bruits même les plus confus et se plaît à écouter longtemps

Cette longue chanson qui coule des fontaines (3).

\* \*

Que sera donc la musique chantée par les hommes? De même que, dans le mythe égyptien, le jeune Horus, né d'Isis, la nature maternelle, est la condensation sous forme humaine de la Divinité amorphe, morcelée et dispersée dans les éléments par Typhon, le pouvoir qui divise à l'infini l'espace primordial et en fait jaillir la succession des heures, de même la musique de l'homme sera la concentration dans le cœur de tous les chants, de tous les cris, de tous les soupirs épars dans l'univers. Le cœur du musicien, le cœur du poète aussi, — cet autre musicien, — est un diamant qui saisit les rayons, les groupe et en fait un éclatant foyer. Lorsque Hugo, voulant expliquer par quel miracle, au XVI<sup>e</sup> siècle, Palestrina devint le créateur de la musique moderne, de la musique telle que nous, Occidentaux, nous la comprenons (4), il nous raconte comment des esprits de la nature ont pris par la main le maître enfant et, chaque jour, l'ont entraîné dans la magie des forêts, comment des voix lui ont dit :

Écoute la nature aux vagues entretiens.  
Entends sous chaque objet sourdre la parabole.  
Sous l'être universel vois l'éternel symbole,  
Et, l'homme et le destin, et l'arbre et la forêt,  
Les noirs tombeaux, sillons où germe le regret,  
Et, comme à nos douleurs des branches attachées,  
Les consolations sur notre front penchées,  
Et, pareil à l'esprit du juste radieux,  
Le soleil, cette gloire épanouie aux cieux!

C'est ainsi, par ses longues communions avec l'être universel, que Palestrina, « père de l'harmonie », put devenir le créateur d'un monde et qu'issue de cet arbre puissant, une nouvelle forêt a pu épandre ses ombrages sur les hommes :

Car Gluck et Beethoven, rameaux sous qui l'on rêve,  
Sont nés de votre souche et faits de votre sève!  
Car Mozart, votre fils, a pris sur vos autels  
Cette nouvelle lyre inconnue aux mortels,  
Plus tremblante que l'herbe au souffle des aurores,  
Née au seizième siècle entre vos doigts sonores (5).

(1) Écrit sur la plinthe d'un bas-relief antique (les *Contemplations*, livre III, 21).

(2) De nos jours, combien de musiciens ont oublié cette origine de leur art! N'insistons pas.

(3) *A un riche* (les *Voix intérieures*, XIX).

(4) Peu nous importe ici que le poète, en suivant l'opinion des musicographes de son temps, se soit trompé sur la véritable nature de l'art païstinien.

(5) *Que la musique date du XVI<sup>e</sup> siècle* (les *Rayons et les Ombres*, XXXV).

Hugo insiste sur la parenté du musicien avec la nature : dans le poème *A un riche*, déjà cité, il dit, les comparant à « tous les verts trésors » d'une nature méconnue :

Gluck est une forêt et Mozart une source.

(A suivre.)

Jacques HEUGEL.



## LA SEMAINE MUSICALE

**Théâtre des Variétés.** — *Ciboulette*, opérette en quatre actes, de MM. Robert DE FLERS et Francis DE CROISSET, musique de M. Reynaldo HAHN.

Les spirituels vigneron des *Vignes du Seigneur* viennent à nouveau d'associer leurs talents, et de cette union de l'ancienne aristocratie française avec une noblesse un peu moins médiévale est née la gracieuse *Ciboulette*, qui sans doute connaîtra la joie d'avoir de nombreuses sœurs. Ainsi puisse-t-il être : continuez, messieurs, Croisset et multipliez !

Apprenez maintenant, ô lecteur, que l'élégant, millionnaire et légèrement benêt Antonin de Mourmelon, dominé par son impérieuse maîtresse Zénobie, la quitte cependant, désabusé mais toujours épris, lorsqu'il apprend à n'en pouvoir douter qu'elle le trompe avec le beau capitaine Roger. Heureusement, l'excellent Duparquet se trouve à point pour apaiser son chagrin. En sa qualité de contrôleur des Halles, ce nouvel ami le conduit dans ce verdoyant asile où il rencontre la jeune *Ciboulette* qu'il épousera fatalement (c'est même pour cela qu'il la rencontre). D'ailleurs, une marchande de poisson a lu cet heureux dénouement dans les lignes des mains de la jeune herbagère. Et donc, venu à Aubervilliers dans le fond d'une charrette où il s'était endormi, il est présenté aux parents de la jouvencelle sous les espèces du nouveau métayer qu'attend l'oncle Grenu. Cet intérieur de ferme est d'ailleurs extrêmement fréquenté. Ce sont d'abord les huit fiancés de *Ciboulette* prestement éconduits en faveur du bel Antonin auquel un amour inconscient et réciproque l'avait d'emblée enchaînée. Puis l'escadron des joyeux hussards, accompagné de l'inévitable Zénobie que sa rivale à tût fait d'éconduire, premièrement en la surpassant dans l'art de chanter un refrain militaire, secondement en la coiffant d'une jatte préalablement remplie de farine. C'est, on le voit, la réplique du duel musical entre Apollon et Marsyas, mais avec une terminaison moins tragique.

Cependant Antonin, repris par la pensée de la dominatrice Zénobie, quitte brusquement l'accorte paysanne. Heureusement, Duparquet, le providentiel contrôleur, est là ! Il est toujours là, et nous n'avons garde de le regretter. Cet aimable vieillard n'est autre que le séduisant Rodolphe, le poétique héros de *la Vie de Bohème*, à l'époque où la Bohème était heureuse, par conséquent ayant la partition de M. Leoncavallo. Il décide immédiatement du parti à prendre. Il faut que *Ciboulette* devienne chanteuse célèbre. Par là elle séduira le vicomte de Mourmelon, l'épousera et sera ensuite engagée au Théâtre des Variétés par le sagace M. Max Maurey. Le programme, vous le voyez, est des plus simples.

Ne nous étonnons donc pas de voir le rideau se relever sur un salon artistique et mondain. Les auteurs,

s'inspirant ici de la magnifique parole de Michelet : « L'Histoire est une résurrection ! » ressuscitent pour notre plus grand plaisir les célébrités du Second Empire. Nous voici chez Olivier Métra, alors âgé de 37 ans. Nous rappelons-nous suffisamment ce que fut et quelle place occupa ce musicien (premier prix d'harmonie du Conservatoire), qui dirigea successivement les orchestres du bal Robert, du Théâtre-Beaumarchais, du Jardin Mabille, du Château-des-Fleurs, de l'Athénée Musical, de l'Élysée-Montmartre, du Casino Cladet, de Frascati, des Folies-Bergère, des bals de l'Opéra et de la Monnaie Bruxelloise ? Savons-nous bien que nombre de valse charmantes — dont celle des *Roses*, que nous ingénieusement rendue M. Reynaldo Hahn, tombèrent de sa plume, sans oublier les opérettes, ballets et divertissements : *Robinson Crusoé*, *les Almées*, *le Mariage avant la lettre*, — *Yedda*, qui renferme de fort jolis épisodes et qui eut, en 1879, les honneurs de notre Académie Nationale de Musique ?

Or bien, c'est lui-même qui accueille hospitalièrement ses invités de marque, parmi lesquels figurent Cora Pearl, la marquise de Castiglione, Edmond de Goncourt, Alexandre Dumas fils, le comte de Grammont-Caderousse, le marquis de Massa, qui fabriquait en vers remarquablement plats des revues pour la cour de Compiègne, M. Arthur Meyer, encore dans tout l'éclat de sa fraîcheur et arborant une juvénile calvitie, le roi Tut-ank-Amon, etc., etc. Que vous dirais-je que vous n'avez prévu ? Les amoureux se rencontrent, la chanteuse espagnole Conchita Ciboulero, après avoir triomphé devant les gloires précitées, ôtera son masque et tendra la main à l'honnête Antonin, aux sons d'une musique où Olivier mettra tout son emballement rythmique. Et Duparquet les bénira du fond de son cœur excellent, qui n'est autre d'ailleurs que celui du pauvre Murger dont Arsène Houssaye a pu si justement écrire que « son Parnasse n'était pas très haut ; son violon n'était pas un Stradivarius ; mais il avait une âme comme celle d'Hoffmann, et il en jouait jusqu'aux larmes ».

Sur ces thèmes aimables, amusants, parfois touchants et assurément variés, M. Reynaldo Hahn a écrit une partition qui les commente et les décore d'adéquante manière. Sans doute son violon n'est pas non plus un Stradivarius, mais il est néanmoins d'une bonne facture et d'une franche et agréable sonorité. *Ciboulette* n'offre assurément pas l'originalité de ces personnalités féminines qui se nomment *la Belle Hélène*, *la Fille de Madame Angot* et *Véronique*, mais elle et ses compagnes ne manquent ni d'esprit, ni d'allure, ni de délicate tendresse. Ce sont de fort jolies pages que le duo entre Antonin et sa future épouse et surtout que celui dans lequel cette dernière et Duparquet nous content leur « long voyage ». La musique accompagnant en sourdine le récit de la mort de Mimi est empreinte d'une sincère mélancolie ; et, par contraste, la ronde des hussards et le morceau *di bravura* du dernier acte sont animés d'une irrésistible verve. Et il faut signaler aussi la dictée de la lettre dans laquelle Antonin veut informer *Ciboulette* du suicide qu'il n'aura garde d'accomplir. Il y a là un accompagnement de clarinette tout à fait réussi. Un peu auparavant cet instrument s'était livré à d'audacieuses vocalises s'achevant sur des hauteurs alpestres pour lesquelles il n'est pas précisément indiqué.

Mais je veux louer tout particulièrement les ensembles ménagés et développés avec art, et d'un incontestable